

Nous avons déjà des souvenirs...

Jean Obélix Lefebvre

Number 17, February–March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefebvre, J. O. (1985). Review of [Nous avons déjà des souvenirs...]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 66–67.



par Obélix

NOUS AVONS DÉJÀ DES SOUVENIRS...

Le premier constat de vingt ans de lecture presque quotidienne de la bande dessinée, surtout européenne, c'est que nombre de souvenirs se sont créés et cristallisés. La bande dessinée a maintenant une histoire vécue au grand jour, hétéroclite certes, mais forte et continue, donnant dans tous les genres et toutes les directions. La BD s'est fait un lit au coeur de notre univers culturel. Les auteurs de BD sont des référents auxquels nous pouvons faire appel sans rougir. Nous savons aujourd'hui qu'il faut souvent plus de connaissances, de culture et de recherches pour réaliser une oeuvre dessinée que pour bâcler un quelconque roman.

La bande dessinée, non seulement s'écrit mieux, se dessine mieux, s'imprime mieux, mais chaque image qui la compose, prise isolément, pourrait bien, un jour, finir aux cimaises des musées. Ce fait est d'ailleurs déjà advenu dans les musées américains. On consacre maintenant, aux oeuvres et aux auteurs, des monographies, des biographies, des essais et des thèses universitaires. Ce n'est plus un métier de traîne-savate que celui de ces illustrateurs-romanciers puisqu'on les prend maintenant totalement au sérieux, que le cinéma (effet de retour) les réclame, que la pub se les arrache, que tous les marchands d'images en font une bonne affaire. Nous sommes d'ores et déjà devant un tel flot de réalisations diverses qu'il nous sera bientôt fait l'obligation de séparer ce qui relève de l'art majeur de ce qui relève de l'art mineur. Nous en sommes à l'époque où seront consacrés les maîtres du

genre et relégués dans l'oubli les scribeurs et les tâcherons.

La sélection s'opère déjà avec son cortège de mondanités, d'a priori et de passions exclusives. Aux maîtres consacrés, on composera donc des albums de genre, dithyrambiques, luxueux et à des prix qui affoleront les collectionneurs. J'irai jusqu'à prédire qu'un jour, ce sera chez Sotheby, à Londres, New York ou Paris, que la véritable bombe éclatera: une planche d'un de nos maîtres contemporains (pourquoi pas Hergé?) fracassera le record des enchères et, assurément, son nouveau détenteur aura depuis belle lurette réglé ses derniers problèmes d'acné juvénile.

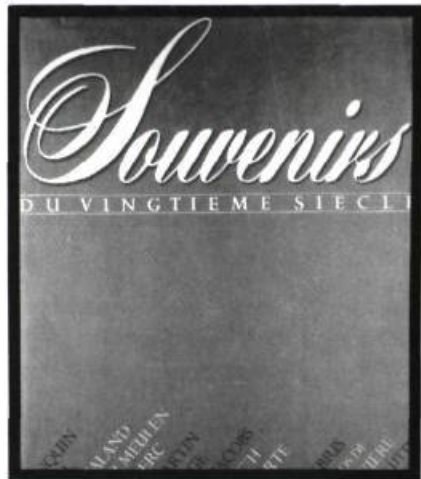
Ce phénomène de consécration et de passion pour certaines planches a d'ailleurs déjà commencé à se manifester. Heureusement, nous n'en sommes qu'à la genèse de ces nouveaux bouleversements et l'amateur ordinaire peut encore avoir accès à des oeuvres magnifiques sans avoir pour cela à trop déboursier. La tendance actuelle des «tirages de tête» nous fait tout de même craindre une inflation de la valeur de certaines oeuvres.

Paraissent, cette année, plusieurs albums spéciaux, synthèses d'oeuvres, nouveaux éclairages sur le cheminement des auteurs et véritables manifestes de maturité. Je vous en présente trois qui m'ont «accroché». On a fait un bon bout de chemin depuis les simples copinades ou engouements de Numa Sadoul; on ne se limite plus aux propos mythiques, mais on traite clairement de l'essentiel, et les témoignages abondent.

Ces livres sont les balises d'un art en mouvement...

Souvenirs du vingtième siècle, conception de Bernard Père, propos de François Rivière, Alain Littaye Éditions

C'est, bien entendu, l'album le plus cher des trois et ça n'est pas forcément le plus intéressant. Il s'adresse à ceux qui, nostalgiques du vingtième, amateurs de belles imprimeries, un rien conservateurs, veulent miser sur des souvenirs et des valeurs sûres.



Tous ceux qui figurent dans cet album-musée doivent obéissance à Hergé et à Jacobs qui, d'ailleurs, y figurent en première place, en pères souverains. On notera toutefois l'étrange présence de Gir-Moebius au sein d'une école qui est loin d'être

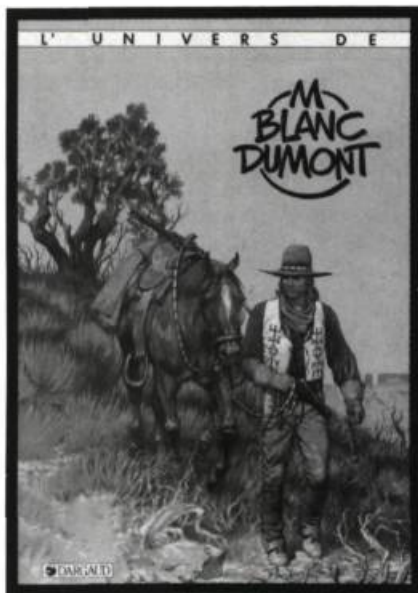
la sienne et l'absence (remarquée ?) de Ted Benoît (Ray Banana, Hôpital). Mais on ne crachera pas inutilement notre venin sur François Rivière, puisqu'on lui doit tout de même la belle existence du magazine (*À suivre...*). D'autant que je remarque aussi la présence d'Enki Bilal, aussi incongrue certes que celle de Giraud. C'est peut-être, après tout, un album bâti tout simplement à partir de données amoureuses. Et l'amour a ses raisons... (C'est à 50 \$... et vous êtes priés de ne pas oublier le petit cadeau.)

L'univers de M. Blanc-Dumont, Éditions Dargaud

On parlait plus haut de grands et petits maîtres. Il en est des obscurs pour le grand public et qui sont acclamés d'abord par les compagnons du métier. Michel Blanc-Dumont est de ceux-là. Tout, ses antécédents, son ambition, le poussait à s'écarter d'un médium de création sous-estimé. Avant 1968, étudiant aux Beaux-Arts, il rêvait d'être Delacroix ou rien. Sa famille est une famille d'artistes dans le sens le plus classique du terme. Il aurait bien pu être un peintre comme tant d'autres, restaurer de vieilles peintures ou de vieilles faïences. Mais voilà, l'esprit du temps a bousculé ses échéanciers et il a connu pour lui-même sa petite révolution. C'est à travers la toute nouvelle évolution de la génération *Pilote* et grâce à des rencontres avec Gigi et Mézières qu'il sautera le pas et participera à la création du magazine *Lucky Luke*.

Je ne vais pas vous raconter toute l'histoire puisque l'album n'y suffit pas en lui-même et que l'esprit de synthèse a des limites. Sachez seulement que Michel Blanc-Dumont a créé, avec Laurence Harlé (première femme scénariste) le personnage et les aventures de Jonathan Cartland.

Ce livre permettra à son lecteur de découvrir toute l'étendue de la personnalité d'un dessinateur qui, plutôt que de se laisser enfermer dans les limites strictes d'un médium, et d'un genre particulier (le western dans ce cas) opte pour un métier en perpétuelle évolution. Ce sont ces compléments de métier qu'il est le



plus intéressant de découvrir au fil des pages. Le mérite particulier de cette étude réside dans la synthèse des possibles et dans les promesses d'avenir d'un art et d'un artiste dont toute l'oeuvre est encore à venir.

(L'album coûte 15,95 \$ et donc ne décourage pas l'achat par le commun des mortels. Peut-être plus que l'album précédent, il donne dans la passion, passion de reconstitution, passion historique et passion visionnaire. Un fait à noter, la carrière de Michel Blanc-Dumont semble prendre toute son envergure dans ses collaborations américaines.)

Cabu, dessinateur pamphlétaire, par Jean-Paul Tibéri, Michel Fontaine, Éditeur

Vous l'avez suivi d'abord dans *Pilote* puis dans *Hara Kiri* et *Charlie* et vous le suivez peut-être encore dans les pages du *Canard enchaîné*. Cabu, c'est le père du grand Duduche et c'est aussi le porte-étendard sempiternel de l'écologie et du pacifisme enragés. Son propos, souvent romantique, un peu lycéen, n'a pas toujours été très juste ni très généreux. Il lui est arrivé d'y aller un peu trop «à fond la caisse», sans nuance, aussi péremptoirement que les tribunaux d'exception qu'il dénonçait, retranché dans un anarchisme pur et

dur... et souvent fort confortable.

Mais, parmi les dessinateurs d'actualités, les caricaturistes, son trait est unique et fascinant. Aucune comparaison n'est possible avec les Siné et les Wolinsky. Son dessin est vraisemblable, presque réaliste, et Cabu a su camper des personnages (*Le beauf*, *l'Adjudant Kronembourg*, *Madame Pompidou*, etc...) qui resteront à jamais immortels dans le répertoire de l'humour politique français.

Cet album est aussi l'occasion, pour ceux qui n'ont jamais pu démêler l'imbroglio du sabotage du groupe des Éditions du Square, de faire un peu la lumière à travers le témoignage de Cabu sur les péripéties de la mort d'une bande de copains. L'Omerta qui régnait sur les activités du groupe *Hara Kiri* est enfin levée.

LA LETTRE DE CABU

LE VRAI CHANGEMENT:
IL FALLAIT ARRÊTER LA TÉLÉ
PENDANT UN AN!



Le prétexte de l'édition d'un tel album est d'abord biographique et on n'y cultive pas, comme dans les précédents albums, l'esthétisme à outrance. Mais c'est aussi l'occasion de revoir de multiples pages d'une caricature faite au fil des années et qui a à peine vieilli.

(L'album se vend 22,95 \$ et offre le panorama d'une carrière très prolifique. En cela, sur un plan plus littéraire, il ressemble à une thèse fort honorable et mérite à son auteur notre mention «Magna Cum Laudes».)